

Sur le pont interprovincial

Lysette Brochu

Numéro 80, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, L. (2010). Sur le pont interprovincial. *Brèves littéraires*, (80), 82–87.

LYSETTE BROCHU

SUR LE PONT INTERPROVINCIAL

Un samedi d'avril 1959, mon père me parla du grand-oncle Ernest et de son épouse qui habitaient de l'autre côté de la rivière des Outaouais. Jusque-là, je ne connaissais pas l'existence de cette lointaine parenté et tout ce que je savais de Hull, c'était qu'on y fabriquait des allumettes.

– J'irai pas à l'office aujourd'hui, faque embarque dans le char pis on va aller leur rendre une visite.

Curieuse, je ne demandais pas mieux. Je m'habillai en tenue du dimanche, fière de suivre Papa. C'était si rare de l'avoir pour moi toute seule.

Peu après avoir pris le volant, il alluma une *Sweet Caporal*, souffla la fumée en faisant de petits ronds blancs et se transforma en guide touristique.

– Icitte, on quitte la rue Sussex, on prend la courbe pis le Pont Alexandra. Dret là, en haut de la falaise, c'est l'parc d'la Pointe Nepean. R'garde ben l'pont. Y passe par-dessus la rivière. Y a deux voies pour les machines pis une autre, au milieu, pour le train de Montréal qui s'rend à la gare Union, en face du Château Laurier.

– J'aime pas trop ça rouler sur c'te pont-là. Y ballotte le char. Pis y'a un drôle de bruit...

– Pas de danger, y'est peut-être ancien, mais y tient bon depuis l'début du siècle. C'est juste le bruit des planches en d'sous des roues...

– Y as-tu un nom ?

– J'te l'ai dit taleur, le Pont Alexandra. Mais y s'appelle aussi le Pont Interprovincial parce qu'y nous fait passer d'une province à l'autre. En plein milieu du pont, on est pus en Ontario, on est au Québec.

Au ton de sa voix, il était content. Il était chez lui, dans sa province natale.

Après le pont d'acier, sous un viaduc, je remarquai une taverne pompeusement nommée *Hôtel Interprovincial*, et, en face, un concessionnaire d'automobiles. J'écarquillais les yeux, cherchant quelque chose, je ne savais trop quoi... Je ne voyais rien de coquet ou d'inspirant. Pourtant, j'étais en sol québécois, j'aurais dû me sentir au paradis. D'aussi loin que je me rappelais, mon père me chantait les beautés du Québec.

La patrie a toujours été un sujet délicat chez nous, pour ne pas dire épineux. Née à Verner dans l'Ontario-Nord, Maman est une Franco-Ontarienne, et Papa, un Québécois originaire de Saint-Herménégilde, dans les Cantons de l'Est. Était-ce par fierté de leurs racines? Leurs conversations ressemblaient souvent à des débats politiques ou à des chicanes linguistiques.

– Y paraît qu'Duplessis f'ra pas d'enquête su'l scandale du gaz naturel. J'te l'dis, René, qu'y a ben des haut placés qui s'graisent la patte. Ça se passerait pas d'même, icitte en Ontario.

– Ben voyons donc, Simone. Tu vois rien qu'les scandales. Y a ben plus de succès au Québec qu'en Ontario. Pense aux Caisses populaires! Ou ben à Maurice Richard, le plus grand joueur de hockey de tous les temps...

– Laisse-moé tranquille avec ça. Qu'est-ce que tu fais de Barbara Ann Scott? La championne du monde dans le *figure skating*! Une fille d'Ottawa!

Sacrée ritournelle! Ça pouvait durer des heures.

En tout cas... Nous arrivâmes chez l'oncle Ernest au milieu de l'après-midi. C'était un vieillard au visage bien marqué par la vie. Après nous avoir dévisagés, il s'exclama affectueusement :

– Ah ben, si c'est pas une belle surprise ! Comment ça va, vous autres ? Entrez... restez pas plantés dans le corridor. Baptême ! Que chu content d'vous voir !

– Vous avez ben maigri, mononcle, j'vous aurais pas r'connu. C'est vrai que y'a ben des années qu'on vous a pas vu. Êtes-vous tout fin seul ?

– Ta tante Pearl est allée faire un somme. Elle a pris une pilule, elle avait ben mal à tête. Coudon René, c'est ta plus grande ? Une belle fille ! A ben des beaux yeux ! J'y voé des airs de famille. Comment qu'a s'appelle ?

– Lysette, mononcle, elle s'appelle Lysette. C'est la première fois qu'elle traversait l'vieux pont. Y'a pas longtemps qu'on a déménagé à Ottawa. J'voulais v'nir m'installer de c'te côté icitte d'la rivière, mais Simone, a l'aime mieux l'Ontario, c'est là qu'est née, faque j'ai bâti à *Elmvale Acres*.

Après les embrassades, l'oncle Ernest nous amena dans un salon exigü aux relents de tabac.

– Assisez-vous !

Son invitation s'accompagna d'un geste désignant un canapé défoncé posé sur un tapis fané. Il se cala, quant à lui, dans une vieille chaise berçante au coussin élimé. Il reprit le fil de son discours, sans se départir de son ton enthousiaste :

– Le pont d'fer ! Y'est long, hein ? Pis asteure que tu connais l'ch'min, ma belle Lysette, tu pourras toujours v'nir faire ton tour en *bus*, t'as juste à prendre un transfert.

– Si Papa veut, p't-êtr ben.

– V'nez dans la cuisine, m'as sortir la pinte de lait pis les galettes à m'nasse. René, tu vas prendre un bon café ? Y'a d'l'eau chaude dans l'canard. Faites comme chez vous. Y fa chaud dans le logement, hein ? Le propriétaire,

y'a pas encore ôté les châssis doubles. Dégrière-toé un brin, René!

Mon père, le front vite perlé de sueur, enleva son veston, puis sa veste. Les minutes s'égrenèrent... J'eus bientôt l'impression de cuire lentement, comme un poulet de la rôtisserie du *Steinberg*. Au bout d'une heure, je sentis un pressant besoin de partir, de prendre l'air.

– Rentrons, Papa. Maman nous attend...

Mon père, visiblement soulagé, griffonna notre adresse sur un bout de papier.

– Bye mononcle, vous viendrez nous voir, asteur que vous savez ousqu'on est rendu. Merci pour le *snack*.

– Vous r'viendrez hein? Comptez pas les tours. Pearl va être désappointée en torrieu d'avoir manqué votr' belle visite.

Le voyage n'était pas fini. Mon chauffeur privé prolongea notre tournée urbaine en empruntant, pour le plaisir, diverses rues de la ville. Il m'offrait un cours d'histoire. Noms, dates et lieux se mêlaient à la brise tiède du jour : le Couvent des Servantes de Jésus-Marie, les chutes Chaudières, l'histoire du grand feu de Hull, l'église Notre-Dame de Grâce... Enfin, la journée s'éteignant lentement, il s'engagea à regret sur le chemin de la maison.

Beaucoup d'eau a coulé sous le pont depuis ce samedi de promenade. Ciel! que la vie passe vite.

Il y a eu les années Trudeau et Lévesque, deux politiciens de la pensée, deux jusqu'au-boutistes qui ont soulevé des élans de passion. Notre maisonnée reflétait la

crise du Canada. Nous, enfants de parents aux idéaux politiques contradictoires, préférions ne pas trancher, demeurer neutres. Si nous pouffions de rire par moments, il arrivait que nous nous surprinions à jongler avec les déclarations de l'un et de l'autre. Moi, j'avais fini par trouver une solution à mon mal de l'entre-deux : je m'affichais « Ontabécoise ».



En 1969, mariage. Maurice, étant né à Timmins, comprenait mon dilemme, celui de ma double allégeance. Le cœur de mon compagnon était « biprovincial » comme le mien.

Nous avons acheté un *bungalow* à Touraine, du côté québécois de la rivière. Nous traversions le pont pour enseigner dans la Capitale. Nous trottions d'un lieu à l'autre, choisissant le meilleur de deux mondes.

Si pour mes accouchements, j'avais choisi l'Hôpital Montfort, à Ottawa, il devenait évident que, tranquillement, ma petite famille s'enracinait en terre québécoise. C'était agréable de faire affaire dans notre langue, au garage, au restaurant, chez le coiffeur, le dentiste ou l'épicier... Mais toujours, nous gardions des liens avec nos connaissances ontariennes.



Fruit d'une culture hybride, je demeure perchée sur la clôture. En région frontalière, c'est souvent le cas. Cependant, je ne me bourre plus la tête de questions

identitaires. Papa et Maman ont fini de se disputer le territoire de mon âme. Gestalt! Ils dorment sous un formidable pin dans le cimetière de Limbour, bien au-delà des querelles de langue et d'identité. Le grand-oncle Ernest et la grand-tante Pearl aussi... Ils ont depuis longtemps quitté leur logis surchauffé et ils ont accompli la Grande Traversée, celle que nous sommes tous appelés à faire.

Parfois, en rapaillant de vieux souvenirs, je repense à ce samedi de mes douze ans et je me revois au milieu du pont interprovincial. Là où les provinces se rencontrent, se croisent, se ressemblent et se différencient. Tout compte fait, il faut croire que je suis bel et bien, encore, une « Ontabécoise ».